

KANAVAL: Haitian Rhythms & the Music of New Orleans

1^{ère} heure

Ce documentaire radiophonique en deux parties est présenté par Leyla McCalla, artiste et musicienne haïtienne-américaine basée à la Nouvelle-Orléans. Elle est membre fondatrice du groupe *Our Native Daughters* et ancienne membre de la formation *Carolina Chocolate Drops* récompensée aux 53^{ème} Grammy Awards pour l'album *Genuine Negro Jig* dans la catégorie Meilleurs Albums Traditionnels Folk.

.....

00:00 [Lakou Mizik - Iko Kreyol]

Leyla McCalla : Pour ceux qui connaissent Haïti et la Nouvelle-Orléans, les similitudes entre les deux sont infinies.

MICHAEL BRUN : C'est un pays différent, mais c'est comme un miroir.

Le lien profond qui existe entre ces deux endroits prend tout son sens dans la musique.

MARYSE DEJEAN : À la Nouvelle-Orléans, la musique et la danse étaient un moyen de transcender toutes les difficultés que l'on rencontrait, et à Haïti, c'était absolument la même chose.

Haïti est le berceau de nombreux styles et sons, façonnés par les indigènes taïnos, les africains, les français et les espagnols. Cette musique a fait son chemin jusqu'à la Nouvelle-Orléans lorsque plus de 10 000 haïtiens libres et esclaves ont immigré dans la ville après la révolution de leur pays au début du XIXe siècle.

Cette histoire commune continue d'influencer la culture des deux lieux aujourd'hui.

BRUCE SUNPIE BARNES : Historiquement, les deux lieux se rejoignent.

« Kanaval: Haitian Rhythms and the Music of New Orleans » examine et célèbre les origines, l'histoire et la présence persistante de la culture haïtienne à Crescent City [NdT : la ville croissant, surnom de La Nouvelle-Orléans].

Je suis Leyla McCalla, votre hôte.

Restez avec nous.

SEGMENT A

Vous écoutez "Kanaval: Haitian Rhythms and the Music of New Orleans". Je suis Leyla McCalla.

Je n'oublierai jamais ma première visite à Cap-Haïtien. C'est une belle ville côtière au nord d'Haïti. Les façades colorées sont ornées de portes cintrées et de balcons en surplomb. Je me souviens avoir pensé : "On dirait le Quartier Français de la Nouvelle-Orléans". Ou – attendez une minute – est-ce plutôt le Quartier Français qui à Cap-Haïtien ?"

En tant qu'haïtienne-américaine vivant à la Nouvelle-Orléans, je ressens souvent ces moments d'identification. Le son d'un tambour ou d'un klaxon. L'arôme d'une cuisine. L'apparence de la nourriture. Une maison sur laquelle je tombe par hasard et qui me rappelle l'un ou l'autre endroit.

Il y a aussi des façons d'être plus subtiles. Notamment la façon dont les habitants des deux endroits sont ouverts à la fête : nous avons élevé la convivialité au rang d'art. La façon aussi dont les

haïtiens et les néo-orléanais partagent un lien spirituel fort avec leur lieu d'origine et le lieu où ils vivent.

Je suis née dans le Queens, à New York, en 1985. Mes parents ont immigré aux États-Unis dans les années 1960, sous le régime violent et tyrannique de Papa Doc Duvalier. Mes parents sont devenus des activistes et ont toujours été impliqués dans le mouvement pour les Droits des haïtiens aux États-Unis et en Haïti. Grâce à eux, j'ai appris la culture haïtienne et la langue.

Mais ce n'est que lorsque j'ai déménagé à la Nouvelle-Orléans, dans la vingtaine, que j'ai réalisé que le Créole est plus qu'une langue : c'est une identité. Il est porteur d'une histoire unique que nous devrions tous mieux connaître.

Je suis devenue passionnée par la recherche de moyens de partager la beauté et les liens entre la culture de ma maison ancestrale et celle de ma maison d'adoption.

Mon travail d'auteure-compositrice, de violoncelliste et de chanteuse explore ces liens historiques et sonores entre ces lieux que j'aime : Haïti et la Nouvelle-Orléans.

8:07 [Leyla McCalla - Me and My Baby]

Qu'il s'agisse de mêler des poèmes de Langston Hughes avec des chansons folkloriques haïtiennes... Ou de réunir des musiciens d'Haïti et de la Nouvelle-Orléans dans une même salle pour jouer ensemble... Ou d'écrire mes propres chansons en créole haïtien...

Dans toute cette musique, il y a quelque chose qui me fait me sentir chez moi. C'est pourquoi ces bâtiments à Cap-Haïtien me rappellent le Quartier Français de la Nouvelle-Orléans. Ils partagent une histoire culturelle profonde qui s'étend sur des centaines d'années.

Cette histoire commune est évidente dans la plupart des choses que nous chérissons à la Nouvelle-Orléans – et elle est particulièrement ancrée dans l'ADN de la musique qui y est jouée.

Pourtant, beaucoup de gens n'associent Haïti qu'aux histoires de catastrophes que les médias racontent encore et encore. Des stéréotypes qui la présentent comme un lieu irrémédiablement ravagé.

[Radio Haïti : Discours de François Duvalier, 2 janvier 1971]

Les États-Unis ont occupé Haïti de 1915 à 1934 après que son président ait été lynché lors d'un Coup d'État. Par la suite, François "Papa Doc" Duvalier et son fils Jean-Claude ont exercé le pouvoir pendant près de 30 ans...

[Radio Haïti : Interview de Jean-Claude Duvalier, Radio Canada, 1979]

Une dictature violente et chaotique qu'un soulèvement populaire a fait tomber.

Après l'installation d'un gouvernement militaire intérimaire, le premier président démocratiquement élu d'Haïti – Jean-Bertrand Aristide – a succédé aux Duvalier.

[Radio Haïti : Jean-Bertrand Aristide - Al Gore - Boutros Boutros-Ghali – 10 octobre 1995]

Malgré cette victoire de la démocratie, le début des années 90 a été une période très tumultueuse en Haïti. En partie à cause de l'intervention des États-Unis, Aristide s'est exilé à deux reprises. La corruption et la répression entachent son héritage complexe.

[NPR ATC : « Des milliers de personnes seraient mortes après le séisme en Haïti »].

Un tremblement de terre catastrophique en 2010 a tué des centaines de milliers de personnes... et en a déplacé des millions d'autres.

[BBC : « Haïti risque une véritable famine »]

Même si le pays est effectivement confronté à une pauvreté systémique et à la faim, il y a tant d'autres histoires à raconter. Il y a tant d'expressions magnifiques et vibrantes qui viennent d'Haïti. Le fait est que d'autres pays ont délibérément freiné le développement d'Haïti depuis sa création.

Il est possible de faire remonter tous les grands défis d'Haïti à son histoire coloniale...

Remontons à l'époque où Haïti n'était pas encore Haïti. À l'époque où c'était une colonie française. Peut-être la terre la plus rentable de la planète – à cause de ce que les esclaves y produisaient : le sucre. Avant qu'Haïti ne soit Haïti, c'était une colonie française, appelée Saint-Domingue.

LAURENT DUBOIS : Saint-Domingue était la locomotive de l'économie atlantique. L'île était vraiment très productive en termes de sucre, de café et globalement de richesses en tout genre.

ANGEL PARHAM : C'était un endroit très fertile et fécond.

NED SUBLETTE : Saint-Domingue était si rentable... Les revenus de Saint-Domingue ont permis l'enrichissement d'une bourgeoisie qui a pu se révolter lors de la Révolution française.

Cette richesse provenait en grande partie des plantations de canne à sucre. Le processus de transformation de la canne en sucre était tout sauf doux.

ANGEL PARHAM : C'est une culture particulièrement brutale. Pendant la saison des récoltes, il faut la récolter très, très rapidement, sinon elle se dégrade très vite. C'est ainsi que l'on est passé à un cycle continu de 24 heures de découpage, de broyage, d'ébullition du jus et de cristallisation du sucre.

Angel Parham enseigne l'histoire à l'université Loyola de la Nouvelle-Orléans. Son livre, *American Roots*, étudie la migration vers la Nouvelle-Orléans de personnes fuyant la révolution à Saint-Domingue. Cette révolution avait tout à voir avec la fabrication du sucre.

ANGEL PARHAM : Les esclaves devaient faire leur travail normal pendant la journée, puis un double travail pendant la nuit.

C'était brutal.

ANGEL PARHAM : La culture du sucre était très lucrative, elle rapportait tellement d'argent aux propriétaires que l'approche de l'esclavage adoptée par les Français consistait à faire travailler leurs esclaves jusqu'à la mort, à leur soutirer littéralement le plus de travail et de vie possible, aussi vite que possible, et quand ils mouraient, à en acheter de nouveaux – de nouvelles personnes.

LAURENT DUBOIS : Les planteurs ont calculé et compris que les gens ne vivaient souvent que trois, quatre ou cinq ans. Que très peu d'enfants naîtraient. Et que le modèle consistait essentiellement à acheter davantage de personnes dans le cadre du commerce des esclaves. Tel était le modèle économique.

Laurent Dubois enseigne l'histoire à l'université Duke (Durham, Caroline du Nord). Il a beaucoup écrit sur l'histoire d'Haïti.

Selon Dubois, les esclaves étaient constamment jetés les uns avec les autres, arrachés de leurs foyers en Afrique de l'Ouest et centrale, parlant des langues différentes et venant de diverses cultures. Ils ont été forcés de se rapprocher.

NED SUBLETTE : À Saint-Domingue, ils étaient entassés ensemble dans des camps de travail.

18:24 Drummers of the Société Absolument Guinin - Rara

Ned Sublette est musicien et écrivain. Il est l'auteur de *The World That Made New Orleans*.

NED SUBLETTE : Aucun territoire en Afrique n'a jamais abrité une population aussi dense, avec autant de personnes en contact aussi étroit, provenant d'endroits aussi différents, et apprenant à travailler ensemble sous une discipline militaire.

LAURENT DUBOIS : L'africanité de la population est très importante. Au moment de l'indépendance d'Haïti, beaucoup de gens avaient été réduits en esclavage pendant trois ou quatre ans. Ils avaient grandi en

Afrique centrale ou en Afrique de l'Ouest – des survivants de la traversée de l'Atlantique, et ils sont arrivés dans ce monde de plantations.

Un monde de plantations qui n'était pas seulement brutal – systématiquement, souvent sadiquement brutal. À la fin du 18^e siècle, il était animé par des idées révolutionnaires influencées par des philosophes comme Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. Tout le monde à Saint-Domingue parlait de ce qui se passait en France : une Révolution.

[Extrait lu de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits »]

Ces mots, tirés de la Déclaration des Droits de l'Homme, ont résonné à travers l'océan, explique Angel Parham.

ANGEL PARHAM : Il y avait des colons blancs dans la colonie de Saint-Domingue qui pensaient aussi : « *Nous devrions avoir plus d'autonomie. C'est nous qui vivons ici. C'est nous qui générons cette richesse. Pourquoi devrions-nous répondre de ce qui se passe en France ?* »

Ces colons étaient majoritairement français et blancs. Ils ont créé une société à trois niveaux à Saint-Domingue, avec eux-mêmes au sommet. Au bas de l'échelle se trouvaient les esclaves africains, qui étaient environ 10 fois plus nombreux qu'eux. Entre les deux, en nombre à peu près égal à celui des Blancs, se trouvait les *Gens de couleur libres*.

ANGEL PARHAM : Les *Gens de couleur libres* avaient généralement des liens avec les Européens, avec les Français. Ils avaient souvent des pères français qui avaient éduqué leurs fils à Paris. Ils étaient souvent déjà riches, et parfois étaient eux-mêmes propriétaires d'esclaves.

Les *Gens de couleur libres* souhaitaient également obtenir des droits politiques, comme le droit de vote. Les Noirs aussi. Les discussions sur les droits politiques, ainsi que les nouvelles en provenance de France se sont répandues dans la population asservie par l'intermédiaire de personnes qui étaient au fait de l'actualité : les cochers.

ANGEL PARHAM : Les cochers pouvaient aller d'une plantation à l'autre et transmettre les nouvelles aux autres esclaves. Et cette idée de liberté, d'égalité et de fraternité sonnait très bien pour les esclaves. Vous savez, cela sonnait bien pour tout le monde.

LAURENT DUBOIS : Les esclaves ne se sont certainement pas résolus à l'idée qu'ils devaient être réduits en esclavage. Ils pensaient évidemment qu'il s'agissait d'une sorte de système fou et insensé dans lequel ils s'étaient malheureusement retrouvés enfermés.

Dubois explique que certains esclaves ont su se battre pour s'en sortir.

LAURENT DUBOIS : Beaucoup d'esclaves étaient en fait d'anciens soldats. Beaucoup d'entre eux ont été capturés au cours de guerres qui s'étaient accélérées en partie à cause de la traite des esclaves.

Capturés en Afrique centrale et vendus à des esclavagistes européens.

LAURENT DUBOIS : Tout au long des années 1780, les Français ont déporté un grand nombre de *vétérans africains*, des gens qui avaient déjà combattu dans des guerres. Des gens qui avaient utilisé des armes à feu et s'étaient battus en Afrique centrale.

ANGEL PARHAM : Donc en 1789, vous avez le début de la Révolution française, et seulement deux ans plus tard, vous avez le début de la révolution dans la colonie de Saint-Domingue, en août 1791.

Prenez des conditions d'esclavage brutales, un régime instauré par une minorité, imposé à une majorité de la population – dont certains ont reçu une formation militaire – le tout au moment même où les idées sur les droits à l'égalité se répandent... Qu'obtenez-vous ? « La Révolution ! », dit Ned Sublette.

NED SUBLETTE : Ce que nous appelons la Révolution haïtienne, ce nom générique, est en fait une série de luttes.

Ça a commencé en 1791, lorsque deux groupes : les *marrons*, qui avaient fui l'esclavage en partant vivre dans les montagnes, et des esclaves, qui vivaient encore dans les plantations et dans les villes, se sont organisés ensemble.

Cette révolte est connue sous le nom de *Boukman's Uprising*, du nom d'un esclave nommé Dutty Boukman.

EDWIDGE DANTICAT : Boukman était un esclave. C'était un *marron*.

L'écrivain haïtien Edwidge Danticat raconte que Dutty Boukman est né en Sénégambie, en Afrique, où il a été capturé et réduit en esclavage. D'abord emmené en Jamaïque, puis à Saint-Domingue, Boukman est devenu cocher, et a contribué à l'organisation du premier soulèvement dans le nord de l'île.

EDWIDGE DANTICAT : Il avait rassemblé les gens dans les bois pour une cérémonie, pendant laquelle tout le monde s'est engagé à vivre libre ou à mourir.

La légende veut que, aux côtés d'une prêtresse vaudou, Cécile Fatiman, Boukman ait dirigé une cérémonie religieuse vaudou à Bois-Caïman, donnant à la Révolution haïtienne un fondement spirituel. Ils ont sacrifié un animal. Boukman et Fatiman ont déclaré au groupe de *marrons* et d'esclaves que le dieu de leurs oppresseurs avait réclamé leur sang, mais qu'ils devaient le rejeter. Qu'au lieu de cela, ils devaient écouter leurs propres dieux et la liberté qui battait dans leur cœur. Ils devaient changer la situation.

Cette cérémonie a déclenché la Révolution haïtienne.

EDWIDGE DANTICAT : Bien sûr, dans tout cela, il y a des choses qui relèvent du mythe, et puis il y a l'Histoire. Mais dans ce mélange entre mythe et Histoire, il reste que cette nuit-là, tous ces gens étaient là, et ont finalement commencé la lutte.

Ce premier soulèvement, impulsé par Dutty Boukman, ...

NED SUBLETTE : ... coordonné sur une vaste zone du Nord de l'île, réussit à prendre les grandes installations sucrières, les détruit, les rase.

Sans ces camps de travaux forcés, dit Sublette, il n'y aurait plus de sucre ni de café. Plus de richesse pour les colons.

NED SUBLETTE : Les propriétaires d'esclaves étaient terrifiés par cela. C'était le point culminant de ce qu'ils craignaient depuis le début, et cela semblait maintenant se réaliser. Et c'était effectivement le cas.

La révolution a commencé en 1791. Une douzaine d'années plus tard, elle s'est terminée par un affrontement avec la force combattante la plus puissante de l'époque, l'armée de Napoléon Bonaparte.

NED SUBLETTE : Napoléon avait pensé qu'il rétablirait l'esclavage des plantations à Saint-Domingue et en Louisiane, et que les énormes revenus qui en découleraient financeraient sa conquête militaire de l'Europe.

Et donc...

NED SUBLETTE : Napoléon envoya à Saint-Domingue la plus grande force militaire ayant traversé l'Atlantique jusqu'alors, dirigée par son beau-frère le Général Leclerc, pour soumettre les Africains – certains étaient africains, d'autres étaient créoles. Napoléon voyait ce peuple comme un peuple primitif. Personne ne pensait que les Noirs de Saint-Domingue pourraient résister aux assauts de la puissante armée de Napoléon.

Mais ils l'ont fait.

Entre fièvre jaune et résistance, l'armée de Napoléon a perdu de façon spectaculaire. En 1804, Haïti déclare son indépendance. Haïti a aboli l'esclavage et est devenue la première nation noire

indépendante au monde. Sans cette île incroyablement rentable, dit Dubois, Napoléon n'avait plus besoin de la Louisiane.

LAURENT DUBOIS : Ce dont Napoléon avait besoin, c'était d'une colonie nord-américaine de soutien aux Caraïbes. Il avait besoin d'un endroit pour trouver du bois, des provisions et ce genre de choses. Le plan pour la Louisiane était essentiellement de réussir à en faire une sorte de colonie de peuplement nord-américaine afin que les Caraïbes puissent retrouver leur gloire d'antan en tant que société de plantation.

NED SUBLETTE : Quand Napoléon a vu qu'il n'allait pas pouvoir reprendre Saint Domingue, il n'a pas tardé. Il a pris une décision rapide. La dernière chose qu'il souhaitait, c'était que les Britanniques l'aient. Et il a donc vendu La Louisiane aux hommes de Jefferson [*NdT : Thomas Jefferson, 3^{ème} Président des Etats-Unis*].

Jefferson qui, dit Sublette, l'a acheté pour 15 millions de dollars. L'achat de la Louisiane a presque doublé la taille des États-Unis.

Pendant ce temps, Haïti, la nation qui a rendu cela possible, la première nation à abolir l'esclavage...

NED SUBLETTE : Immédiatement, Haïti est devenu un paria.

La France a refusé de reconnaître la nouvelle nation.

NED SUBLETTE : Les États-Unis n'avaient pas non plus l'intention de reconnaître une révolution réussie contre l'esclavage.

Cela aurait été bien trop risqué. L'économie américaine reposait sur l'esclavage. Les Américains, en particulier les propriétaires d'esclaves, étaient terrifiés à l'idée que ce qui se passait en Haïti se propage comme une contagion aux États-Unis.

Les dirigeants haïtiens cherchaient désespérément à être reconnus pour pouvoir négocier des accords commerciaux et rapporter de l'argent. Les présidents du pays ont essayé encore et encore. Finalement, 21 ans après l'indépendance, en 1825, le président Jean-Pierre Boyer conclut un accord. La France reconnaîtrait Haïti et, en échange, dit Dubois, Haïti paierait des réparations.

LAURENT DUBOIS : Il s'agit essentiellement de dédommager les planteurs qui ont perdu leurs biens. Des biens dont la majeure partie était des êtres humains. Les personnes qui avaient été réduites en esclavage ou dont les parents avaient été réduits en esclavage payaient de l'argent à leurs anciens propriétaires parce qu'elles avaient osé être libres.

Vous avez bien entendu : les personnes qui avaient été arrachées à leur foyer et contraintes à un travail brutal et non rémunéré devaient payer leurs anciens propriétaires pour être libres. Cet arrangement était si impopulaire en Haïti que le président Boyer a agi dans le dos de son Parlement, selon Sublette, pour conclure l'accord.

NED SUBLETTE : Les haïtiens ont dû payer à la France des millions de francs, qui ont été empruntés à une banque et remboursés jusqu'à la moitié du 20^{ème} siècle. En fait, ils ont dû se racheter auprès des propriétaires d'esclaves, ce qui a paralysé l'économie d'Haïti dès le début.

LAURENT DUBOIS : Ils payaient ce que l'on appelle la double dette, c'est-à-dire les intérêts des emprunts contractés pour payer la première dette tout au long du 19^{ème} siècle, ce qui, à certains moments, représentait une part énorme du trésor haïtien.

Parfois, la moitié du trésor haïtien. Cette dette envers les banques françaises a duré jusqu'en 1947. D'autres pays ont également puni Haïti pour avoir osé être libre. Il a fallu près de six décennies et la guerre de Sécession pour que les États-Unis reconnaissent officiellement Haïti, le 5 juin 1862. Mais à ce moment-là, Haïti avait déjà transformé les États-Unis.

SEGMENT B

Au cours des 12 ans et demi qui se sont écoulés entre le début de la Révolution haïtienne en 1791 et la déclaration d'indépendance en 1804, de nombreuses personnes ont quitté l'île.

NED SUBLETTE : Il y a eu plusieurs vagues de réfugiés fuyant les différentes étapes de ce que nous appelons collectivement la Révolution haïtienne.

28:52 Rara Inorab Kapab - Guantanamo Rara Sont

« Mes frères, je pars. Nous avons vendu nos cochons, nous avons vendu nos chèvres pour partir... »

Ces réfugiés étaient des Blancs et des *Gens de couleur libres*. Ils parlaient français. Ils ont apporté avec eux une culture insulaire hybride franco-africaine, ainsi que les richesses qu'ils pouvaient emporter : les esclaves.

Ils se sont installés à Baltimore, Philadelphie, Charleston, à la Nouvelle-Orléans, en Jamaïque, tout le long de la côte Est et dans les Caraïbes. Comme les Cubains fuyant Castro un siècle et demi plus tard, explique Angel Parham, beaucoup sont restés aussi près de Saint-Domingue qu'ils le pouvaient.

ANGEL PARHAM : Un très grand groupe s'est rendu à l'est de Cuba, dans la région de Santiago de Cuba. C'était un choix stratégique judicieux, car c'est juste à l'est d'Haïti.

NED SUBLETTE : Cela représentait peut-être 25 à 30 000 personnes. À l'époque, la population de Santiago de Cuba n'était que d'environ 10 000 personnes. Ils ont donc totalement transformé la culture et l'économie de l'est de Cuba.

Angel Parham explique qu'ils ont apporté la production de canne à sucre, mais aussi des danses, des tambours et des rythmes venant d'Afrique.

Angel Parham : Je pense que ces gens qui fuyaient la révolution se disaient : "OK, on va se poser ici, dans l'est de Cuba, et quand les choses se calmeront, on rentrera". Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. L'indépendance fut déclarée.

Pendant des années, ils sont donc restés à Cuba. Puis, en 1809, la situation est devenue hostile entre la France et l'Espagne. Napoléon a installé son frère sur le trône d'Espagne et...

NED SUBLETTE : ...Cuba, l'île toujours fidèle, est restée loyale au roi d'Espagne. Les esclavagistes français dans l'est de Cuba étaient donc considérés avec une grande méfiance à ce moment-là....

Les colons espagnols de Cuba voulaient se débarrasser des Français.

NED SUBLETTE : Tout le monde n'est pas parti, mais environ 10 000 personnes sont parties en l'espace de quatre mois dans une flottille organisée par le gouverneur de Louisiane vers la Nouvelle-Orléans, où elles sont arrivées fin 1809, début 1810. Environ un tiers de Blancs, un tiers de *Gens de couleur libres*, un tiers d'esclaves.

Un planteur de café de Saint-Domingue qui s'est installé à la Nouvelle-Orléans a écrit une lettre décrivant sa nouvelle maison :

"J'ai vu dans la Louisiane l'endroit qui offrirait le plus d'avantages à un pauvre colon forcé de fuir, parce que, d'abord, on y parle la même langue. Ce qui reste de nos Nègres vaut beaucoup plus d'argent ici, et on

les loue plus facilement. De plus, on y trouve les mêmes habitudes, ainsi que des Français qui savent plus ou moins qui vous êtes, soit personnellement, soit de réputation."

10 000 personnes débarquent ainsi à la Nouvelle-Orléans, six ans après l'achat de la Louisiane et deux ans avant que les États-Unis n'admettent la Louisiane dans l'Union.

À l'époque, les Anglo-Américains voulaient rendre la Louisiane moins française et plus proche du reste du pays...

ANGEL PARHAM : ... Et voilà qu'arrivent ces personnes francophones, catholiques, issues de cet étrange système racial, et qu'ils amènent aussi des esclaves, et ils se disent : "Est-ce qu'ils ne viennent pas de massacrer tous ces Blancs à Saint-Domingue ? On ne veut vraiment pas de ces gens ici !"

Comme Saint-Domingue, la Nouvelle-Orléans avait un système de castes tri- raciales : les esclaves en bas de l'échelle, les *Gens de couleur libres* entre les deux, et les Blancs au sommet de l'échelle.

Angel Parham : Toute la stratégie de revenus des Blancs consistait à utiliser leurs esclaves pour se faire une place aux États-Unis. Pour gagner de l'argent, ils devaient faire venir ces esclaves et ils avaient différentes stratégies, comme les louer pour obtenir des revenus. Il est donc devenu nécessaire de les accueillir tous. C'est ainsi que la Nouvelle-Orléans s'est transformée.

L'arrivée de 10 000 personnes venant de Saint-Domingue a immédiatement fait doubler la population de la ville. Et aussi...

ANGEL PARHAM : ... Elle a renforcé la culture francophone. Elle a également renforcé l'influence africaine parmi les esclaves.

Car, dit Parham, les esclaves de Saint-Domingue étaient assez différents de la plupart des esclaves déjà présents aux États-Unis.

Angel Parham : Les deux-tiers des esclaves de la colonie de Saint Domingue étaient originaires d'Afrique, n'est-ce pas ? Il ne s'agissait donc pas de ce que l'on appelle une population d'esclaves créoles, c'est-à-dire des personnes nées en Amérique. Il s'agissait en grande majorité de personnes qui se souvenaient d'avoir été arrachées à leur foyer, en Afrique de l'Ouest et en Afrique centrale, qui se souvenaient du *Passage du Milieu* et de la façon dont elles avaient été contraintes à l'esclavage... De plus, les deux tiers de cette migration étaient des personnes de couleur, certaines libres, d'autres réduites en esclavage. La ville est donc devenue plus noire dans l'ensemble.

Certains Dominguois ont remonté le Mississippi pour créer des plantations. Certains *Gens de couleur libres* sont allés dans ce qui est aujourd'hui le Texas, mais qui était alors le Mexique, où l'esclavage était illégal.

NED SUBLETTE : Tout le monde n'est donc pas resté...

Ned Sublette, écrivain.

NED SUBLETTE : ... mais l'arrivée à la Nouvelle-Orléans d'une caste aussi nombreuse de Blancs, dont beaucoup avaient des ressources, avec toutes sortes de relations au sein d'une communauté suffisamment importante pour qu'ils puissent faire des affaires les uns avec les autres, pas toujours dans la légalité.

Selon Parham, cette situation a considérablement renforcé la "Francité" de la Nouvelle-Orléans, déjà incarnée par les créoles, c'est-à-dire les personnes qui vivaient en Louisiane avant l'achat de cette province.

ANGEL PARHAM : Pendant un certain temps, ils ont maintenu une certaine idée de communauté entre eux, en tant qu'émigrés de Saint-Domingue, mais ils ont rapidement commencé à se fondre dans la grande communauté créole des Louisianais catholiques francophones qui étaient déjà là.

NED SUBLETTE : Les Dominguois ont apporté les professions du journalisme et du droit.

[Extrait musical de Louis Moreau Gottschalk - Op. 2 Bamboula (Roger Lord)]

NED SUBLETTE : Ce fut le premier grand concert important aux États-Unis, celui du grand compositeur américain du 19^{ème} siècle, Louis Moreau Gottschalk, qui était un descendant de Dominguais. *Audubon, Audubon, John James Audubon...*

Les noms et les influences ne s'arrêtent pas là et sont encore bien vivants aujourd'hui. Pour ceux qui connaissent Haïti et la Nouvelle-Orléans, les similitudes sont infinies.

MICHAEL BRUN : C'est un pays différent, mais c'est comme un miroir...

ANGEL PARHAM : ... linguistiquement, culturellement, racialement...

LAURENT DUBOIS : ... La façon dont sont construites certaines des maisons les plus anciennes, l'architecture du 19^{ème} siècle...

MICHAEL BRUN : Il y a des gens dans les rues, de la musique, tout le monde danse et chante...

LEYLA MCCALLA : La faune et la flore...

MICHAEL BRUN : Les portes peintes...

LEYLA MCCALLA : Les cimetières...

PAUL BEAUBRUN : En regardant la photo, je me suis dit : oui, c'est Jacmel [*NdT : ville portuaire sur la côte sud de Haïti*]. Ils m'ont dit : non, non, c'est la Nouvelle-Orléans. Je me suis dit : oh mon Dieu !

MARYSE DEJEAN : Le mode d'élocution des gens m'a rappelé la cadence du créole haïtien.

PAUL BEAUBRUN : Par exemple, quand on est dans un restaurant, on dit : *Hey, what you getting, baby ?* C'est exactement la façon dont les Haïtiens parlent -- très affectueux.

STEEVE VALCOURT : Quand je suis à la Nouvelle-Orléans, j'aime la nourriture, les épices. Je veux dire, c'est comme si j'étais à la maison.

MARYSE DEJEAN : Les haricots rouges et le riz - oh mon Dieu ! Cela ressemble tellement à Haïti !

WIN BUTLER + REGINE CHASSAGNE : Même base religieuse – comme le catholicisme mélangé à une sorte de religion africaine et au Vaudou.

BRUCE "SUNPIE" BARNES : Les rythmes que les Indiens du Mardi Gras jouaient, ce qu'on entendait à l'église.

PAUL BEAUBRUN : Ce que vous voyez à la Nouvelle-Orléans – comme la musique de rue – ici, en Haïti, nous l'avons aussi, mais c'est un peu plus rapide.

MARYSE DEJEAN : À la Nouvelle-Orléans, la musique et la danse étaient un moyen de transcender toutes les difficultés que vous rencontriez, et en Haïti, c'était absolument la même chose.

LEYLA MCCALLA : Les ressemblances sont un peu dans tout. Il y a comme un ADN en commun.

MICHAEL BRUN : C'est comme un frère ou une sœur. Ils se ressemblent, mais sont différents.

LAURENT DUBOIS : Vous savez, la francité de la Nouvelle-Orléans... il s'agit en fait beaucoup plus de la haïtianité de la Nouvelle-Orléans.

Laurent Dubois et Ned Sublette expliquent clairement ce que beaucoup de Néo-Orléanais savent déjà : l'échange culturel a laissé une marque durable. C'est la principale raison pour laquelle j'ai déménagé ici il y a plus de 10 ans et que j'y suis resté.

NED SUBLETTE : Cette diaspora dominguoise, qui est restée plus ou moins au pouvoir pendant une trentaine d'années jusqu'à ce qu'elle vieillisse, a retardé l'américanisation de la Nouvelle-Orléans de quelques générations.

Cependant, la Nouvelle-Orléans a fini par s'américaniser. Cela s'est traduit par un rééquilibrage de la hiérarchie raciale.

38:37 [Louis Armstrong - Pleadin' For The Blues]

La structure raciale à trois niveaux des Dominguoises et des Néo-Orléanais s'est aplatie pour devenir une hiérarchie anglo-américaine : on était soit noir, soit blanc. Angel Parham explique que les personnes d'origine mixte ont dû choisir leur camp.

ANGEL PARHAM : Les Créoles blancs subissent à ce moment-là de plus en plus de pressions pour être clairs sur leur blancheur et la défendre.

Ceci était vrai pendant et surtout après la guerre de Sécession, lors de la réaction contre la Reconstruction.

ANGEL PARHAM : Au lieu d'être une simple nuisance, au début du 19^{ème} siècle, cette question est devenue dangereuse. Êtes-vous blanc ou non blanc ? Et si vous pouviez être interprété comme n'étant pas blanc, cela allait être très dangereux pour vous de toutes les manières possibles, physiquement, légalement, économiquement.

Aux lynchages et autres violences s'est ajoutée la ségrégation. Elle s'est étendue du Sud anglophone à la Nouvelle-Orléans et a réduit les droits que les personnes de couleur détenaient depuis longtemps dans la ville. Un homme, descendant d'immigrants haïtiens, s'est illustré dans la lutte contre la ségrégation. Il s'appelait Homer Plessy. D'une certaine manière, sa vision du monde était une extension de la Révolution haïtienne.

LAURENT DUBOIS : L'une des principales batailles de la Révolution haïtienne a été qu'au début, les personnes libres, qui n'étaient pas asservies, réclamaient l'égalité des droits.

C'est ce que voulait Plessy : l'égalité des droits. Cet homme de couleur, francophone et à la peau claire, a acheté un billet de train pour un wagon réservé aux Blancs, dans un acte de désobéissance civile planifié par un groupe de défense des Droits Civiques à la Nouvelle-Orléans.

LAURENT DUBOIS : Cette communauté qui défendait l'égalité des droits s'est tout d'abord réunie, a parlé en français et s'est inspirée des idées de citoyenneté universelle qui avaient des liens très forts avec la Révolution haïtienne et le 19^{ème} siècle français. Ils s'appelaient le *Comité des Citoyens*.

Leur action a été à l'origine de l'arrêt historique de la Cour Suprême des Etats-Unis qui porte le nom de Plessy, Plessy contre Ferguson. Laurent Dubois affirme que le lien entre la Révolution haïtienne et la Nouvelle-Orléans se poursuit dans la lutte actuelle pour l'égalité des droits.

Ce lien existe aussi physiquement à la Nouvelle-Orléans.

[Ambiance sonore de Congo Square, à la Nouvelle-Orléans]

LUTHER GRAY : Vous êtes tous sur une terre sacrée.

Vous voulez que quelqu'un vous explique Congo Square ? Appelez Baba Luther. En ce jour, il parle à des étudiants de Chicago...

LUTHER GRAY : C'était un lieu important avant même l'arrivée des Européens – les Indiens Houma utilisaient cette zone pour les rituels de récolte du maïs à l'automne.

Luther Gray – Baba Luther – a contribué à l'inscription de Congo Square au Registre national des lieux historiques. Il explique à ces élèves, une fanfare venue à la Nouvelle-Orléans pour participer à un défilé de carnaval, ce que signifiait cet endroit :

LUTHER GRAY : Ce qu'il y a de beau dans le fait d'être ici à Congo Square, c'est que l'on se trouve sur une terre sacrée. Il y a donc un voile très, très fin entre le monde physique et le monde spirituel. En d'autres termes, toutes les prières que vous pouvez faire ici peuvent vraiment, vraiment se manifester.

Luther montre de l'autre côté de la rue la partie de la ville où les Français ont fondé une colonie en 1718.

Luther Gray : Le Quartier Français était la ville – et le Quartier Français était entouré de ce qu'on appelle des remparts. C'est la rue des remparts. Le mot rempart est un mot français qui signifie muraille ou forteresse.

De l'autre côté du Quartier Français se trouve le fleuve Mississippi, où arrivaient les bateaux transportant les esclaves du Congo, du Bénin et du Sénégal. Des navires en provenance d'Haïti y ont également accosté. La Nouvelle-Orléans était catholique ; les gens ne travaillaient pas le dimanche. Mais les Africains réduits en esclavage ne passaient généralement pas leur jour de congé à l'église. Ils honoraient plutôt leurs ancêtres.

LUTHER GRAY : Ils ne pouvaient pas vraiment le faire en ville, alors ils sont sortis des remparts, ici, à Congo Square. C'est donc ici que, le dimanche, les Africains avaient un marché et ils partageaient avec les autres. Ils dansaient, jouaient du tambour.

[Sons de tambours à Congo Square]

Baba Luther joue des percussions. Chaque dimanche, depuis des décennies, il organise un cercle de tambours à Congo Square.

LUTHER GRAY : Le tambour est le langage de l'Afrique. Le tambour est le deuxième instrument de musique le plus ancien après la voix humaine. Les tambours, les danses et les chants issus de Congo Square n'ont cessé d'évoluer. C'est ainsi que la culture unique de la Nouvelle-Orléans a vu le jour, grâce à toutes ces influences différentes.

De ce côté, c'est le Quartier Français, de ce côté, c'est Tremé. Tremé est l'un des plus anciens quartiers afro-américains des États-Unis.

C'est de là que vient le jazz, explique Baba Luther, et c'est là que la musique a évolué pendant 300 ans.

LUTHER GRAY : Dans d'autres parties du Sud, ils étaient sous l'emprise des Anglais. Ils ont interdit les tambours, les danses. On ne pouvait même pas faire de service religieux. En Louisiane, ce n'était pas le cas. La culture a donc pu évoluer de manière très spécifique. C'est pourquoi la Nouvelle-Orléans est si riche de cette culture.

NED SUBLETTE : Je soutiens également que Congo Square – célèbre en tant que laboratoire où s'est formée une nouvelle musique afro-américaine – n'était pas seulement un marqueur de la résistance noire. C'était aussi un marqueur, de manière perverse, de la résistance française, de la résistance créole, parce que ce genre de rassemblement à Congo Square n'aurait rien eu d'extraordinaire à Cuba ou à Saint-Domingue.

Aujourd'hui encore, la Nouvelle-Orléans tambourine et danse sa différence par rapport au reste des États-Unis à Congo Square. C'est l'un des endroits où l'on entend le lien de la ville avec Haïti et avec une culture afro-caribéenne plus large.

LAURENT DUBOIS : Congo Square est une sorte de version légendaire de quelque chose qui se passe dans toute la région.

C'est une manifestation très visible de quelque chose qui s'est répété des milliers et des milliers de fois dans différentes parties des Caraïbes, où différents groupes se réunissent, dansent et partagent de la musique.

Bien sûr, danser et partager de la musique : cela se fait partout à la Nouvelle-Orléans, pas seulement à Congo Square. Comme en Haïti.

46:32 [Bruce Barnes - Danse Codan]

BRUCE SUNPIE BARNES : Il y a beaucoup de liens entre le cosmopolitisme d'Haïti et le cosmopolitisme de la Nouvelle-Orléans, et je dirais même du sud de la Louisiane.

Bruce Sunpie Barnes est un musicien, garde-forestier et écrivain basé à la Nouvelle-Orléans. Les mélomanes considèrent son groupe "Sunpie and the Louisiana Sunspots" comme l'un des meilleurs groupes de zydeco au monde. Les Sunspots ont effectué de nombreuses tournées en Haïti.

BRUCE SUNPIE BARNES : Historiquement, vous savez, les deux endroits sont vraiment liés, et ont peut-être été séparés à un moment donné pour des questions socio-politiques, des guerres différentes, mais le mouvement de ce que les gens ont dû endurer et les compétences de survie sont si similaires.

Selon lui, les habitants de la Nouvelle-Orléans s'accrochent obstinément à leur culture.

BRUCE SUNPIE BARNES : Ils ne cherchaient personne pour leur dire comment cuisiner, comment parler, comment faire de la musique, danser, transpirer, aimer, rien de tout cela. Et quand vous allez en Haïti, vous avez le même sentiment, parce que ces gens étaient dans le même contexte. Ils ont été isolés pendant très longtemps. Vous n'avez pas besoin de leur dire comment cuisiner, comment danser, comment faire de la musique, comment appeler les esprits. Ils l'ont compris. L'énergie spirituelle vit donc dans certains endroits, beaucoup plus fortement que dans d'autres.

L'histoire de cette énergie spirituelle est plus profonde et plus vaste que nous ne pourrions jamais le concevoir, le comprendre vraiment. Mais la cosmologie vaudou créée par les Haïtiens après la révolution a engendré l'une des cultures musicales les plus riches au monde. Elle prospère encore aujourd'hui.

Vous écoutez *Kanaval: Haitian Rhythms and the Music of New Orleans*. Je suis Leyla McCalla.

Nous serons de retour dans une minute.

SEGMENT C

Vous écoutez *Kanaval: Haitian Rhythms and the Music of New Orleans*.

Je suis Leyla McCalla.

[Sons de la célébration de la Toussaint à la Nouvelle-Orléans, dans le quartier Tremé, le 1er novembre 2020.]

LINDA RENO : Très bien, nous sommes le 1^{er} novembre... le lendemain d'Halloween, le jour des morts. Le jour de *Fèt Gede*. Et je suis ici au Musée de la Culture de Backstreet dans le quartier *Tremé*.

Voici mon amie et voisine de la Nouvelle-Orléans, Linda Reno. Elle dirige une organisation appelée Haitianola. Sa mission est d'entretenir les liens culturels et spirituels profonds entre Haïti et la Nouvelle-Orléans. Linda participe à une cérémonie de la Toussaint. C'est l'une des premières occasions d'honorer publiquement les personnes décédées depuis le début de la pandémie.

LINDA RENO : Le *Tremé Brass Band* est sur le point de jouer. Mais il y a quelques centaines de personnes ici – ils se sont assurés que tout le monde porte des masques. Et ils vont donner des bénédictions aux personnes décédées – en particulier Sylvester Francis du Backstreet Museum... tous ceux qui sont partis cette année. C'est sombre mais pas triste.

Ce rassemblement coïncide avec la *Fèt Gede* (fête des morts), un rituel haïtien qui a également lieu chaque année au début du mois de novembre. Le gede représente une famille de loa – divinités, esprits – dans la tradition vaudou. Ils se trouvent à la croisée des chemins entre les vivants et les morts.

Pendant la saison du Gede, les gens honorent les loa et les ancêtres dans le cadre de traditions familiales, de cérémonies, de concerts et de fêtes.

LINDA RENO : Il y a un tas d'autels devant le musée. Il y a un tas de drapeaux haïtiens Drapo – des drapeaux vaudou, ainsi que derrière les autels. Les gens montent et déposent des offrandes – on dirait des fleurs, des bougies, je crois que j'ai vu une cigarette tomber sur la table en guise d'offrande. C'est logique pour Gede...

LORI MARTINEAU : La fête à laquelle je suis allée était celle d'un voisin. Le prêtre vaudou venait d'une autre région, mais c'est un ami de mon ami. Et les joueurs de tambours venaient de ma montagne. C'était juste un mélange d'amis qui se réunissaient pour célébrer Gede.

Voici Lori Martineau. Elle dirige Haitianola avec Linda Reno.

Le même jour, Linda est à la Nouvelle-Orléans et Lori à Jacmel, une ville balnéaire colorée sur la côte sud d'Haïti.

LORI MARTINEAU : Gede est vraiment, vraiment, vraiment très vulgaire... Alors ce gamin – Gede lui a rendu visite et on pouvait le voir dans son corps parce qu'il tournait, tournait lentement, puis tournait rapidement. C'est vraiment vulgaire. Et la musique est vraiment vulgaire...

Cette famille d'esprits – loa gede – se présente sous la forme d'un crâne fumant un cigare, portant un chapeau haut de forme, un costume noir et des lunettes auxquelles il manque un verre. Ils sont réputés pour leur vulgarité.

Leurs couleurs sont le violet, le blanc et le noir. Tout le monde sait qu'ils aiment les piments.

Ces deux endroits distants de 1 500 miles – Jacmel et la Nouvelle-Orléans, la Louisiane et Haïti – ont tant de choses en commun. Tant de choses. Dans les deux cas, la musique lie l'histoire et la famille, la vie et la mort. Et le rassemblement est sacré.

C'est en Haïti que ce rituel – *Fèt Gede* – a vu le jour. Et ici, à la Nouvelle-Orléans, c'est une tradition de plus qui nous rappelle les réfugiés de Saint-Domingue qui sont arrivés ici il y a plus de 200 ans. Leur influence se voit, se sent, s'entend et se goûte tous les jours dans la « Cité du croissant ».

Dans la prochaine heure de *Kanaval: Haitian Rhythms and the Music of New Orleans*, nous nous pencherons sur la musique haïtienne, et notamment sur la cosmologie vaudou qui est au cœur de cette musique.

ELISABETH MCALLISTER : le vaudou influe sur la vie quotidienne et, même si vous êtes assis en train d'écouter des pois, vous pouvez chanter pour les esprits.

Nous nous intéresserons également aux artistes et musiciens qui utilisent leur plateforme pour inspirer et responsabiliser les gens.

MARYSE DEJEAN : En Haïti, la musique est vraiment l'arme de la révolution... Si vous êtes sur le terrain en Haïti, je pense que vous résistez constamment.

RICHARD MORSE : Les Haïtiens sont à la recherche d'une parabole qui les aidera à traverser la fumée et la nuit.

CRÉDITS

Cette heure de *Kanaval: Haitian Rhythms and the Music of New Orleans* a été écrite et produite par Eve Abrams et Alex Lewis.

Pour plus d'informations, visitez notre site web à l'adresse : xpnkanaval.org.

Kanaval a été soutenu par le Pew Center for Arts and Heritage. Il est aussi soutenu en partie par une bourse de la National Endowment for the Arts (Fondation Nationale pour les Arts).

Soutien supplémentaire de la Wyncote Foundation.

Les producteurs exécutifs sont Roger LaMay et Bruce Warren ; le producteur principal Alex Lewis ; la productrice adjointe Eve Abrams ; la rédactrice en chef Cheryl Devall ; le mixage est assuré par Jeff Towne ; notre assistant de production est Sam Kesler.

Les archives audios avec l'aimable autorisation de : Fresh Air with Terry Gross de NPR, The Studs Terkel Radio Archive et Radio Haiti Archive de l'université de Duke.

Remerciements particuliers à... Ben Jaffe, Mike Martinovich et le reste de l'équipe du Preservation Hall Jazz Band. Smithsonian Folkways, Linda Reno et Lori Martineau de l'organisation Hatianola. Elizabeth McAlister, Paul Beaubrun, Zach Niles et Jake Nussbaum.

Kanaval est produit par WXPB à Philadelphie, à l'université de Pennsylvanie, et distribué par NPR - National Public Radio.

Je suis Leyla McCalla. Merci de m'avoir écoutée.